

Ajar n'est pas une création spontanée. Au milieu des années cinquante, Gary est déjà obsédé par l'idée d'une supercherie littéraire. En 1958, il a publié *L'homme à la colombe*, satire vitriolique des Nations Unies inspirée de son éprouvant passage dans l'institution comme porte-parole de la délégation française. Il ne peut signer le livre de son nom, empêché par le devoir de réserve. Il pense donc à faire signer le livre par un tiers, qui refusera de se prêter au jeu⁷. Au Texas, Gary contacte un compagnon du temps de Londres pendant la guerre, Paul Sinibaldi, pour lui demander d'incarner l'auteur. Nouveau refus⁸. Gary se résout alors à simplement signer le livre d'un pseudonyme, Fosco Sinibaldi. Le livre passera inaperçu, et Gary mettra encore une vingtaine d'année pour réaliser ce fantasme de l'invention d'un roman et de son auteur.

L'idée qu'une écriture « garyenne » ne correspondant pas à l'image publique de l'écrivain Gary, que cette écriture puisse être ignorée à répétition et ce, dès la publication de son deuxième livre, *Tulipe*, va lui permettre d'élaborer cette création ultime qu'il va théoriser dans *Pour Sganarelle*, l'année même de la publication, en anglais, du roman qui le mène à la croisée des chemins de sa recherche langagière.

The Ski Bum / Adieu Gary Cooper

Dans chacun des livres de Gary publiés de 1945 jusqu'au début des années soixante, il y a des personnages qui font partie de l'univers Ajar. Les orphelins Janek (*Éducation européenne*) et Luc (*Le grand vestiaire*) sont des cousins de Momo dans *La vie devant soi* et du jeune Romain de *La promesse de l'aube*. Dans un monde hostile, ils doivent trouver

7. Myriam Anissimov, *Romain Gary, le caméléon*, p. 295.

8. Communication de Ralph Schoolcraft, « Romain Gary's Use of Alter Egos », au colloque *The World of Romain Gary*, 05.05.2006, New York University.

le chemin, le passage vers la vie devant eux. Les personnages adultes des *Couleurs du jour* ou des *Racines du ciel* cherchent, eux, le moyen d'en « sortir » dans un combat métaphysique se transportant, pour l'un, sur le champ des combats militaires — l'Indochine pour Jacques Rainier dans *Les couleurs* — pour l'autre, l'Afrique et la résistance via l'écologie — Morel et la protection des éléphants dans *Les racines*. Le langage populaire non policé est le moyen, déjà, de suggérer un autre rapport au monde. À propos de Morel, dans *Les racines du ciel*, l'un des personnages dit ceci : « Sa façon de s'exprimer était curieuse, il passait indifféremment d'un langage assez soigné à l'argot [...]. Je pensai sur le moment que c'était pour servir de rempart à une sensibilité excessive. »

Dans les romans d'AJar, Cousin, Momo, Pavlowitch et Jeannot se font tous dire qu'ils s'expriment « curieusement ». La remise en question du langage est déjà présente dans *Le grand vestiaire* (1948) dans lequel le jeune Luc cherche la définition de l'espèce humaine dans le dictionnaire, tout comme Jeannot, dans *L'angoisse du roi Salomon*, l'utilise constamment pour tenter de cerner l'inexprimable dans le sens des mots. Cette mise en évidence des mots qui vous *parle* malgré ce que vous êtes est à la source même du personnage de Lenny dans *Ski Bum*.

Jeune Américain ayant fui son pays quelques mois avant le début du conflit vietnamien, Lenny s'est réfugié en Suisse, pays neutre à défaut d'être *extérieur*. Il survit pendant l'hiver en travaillant au noir comme instructeur de ski et partage avec d'autres *ski bums* l'hospitalité de Bug Moran dans son chalet près des sommets. Lenny est un personnage à mi-chemin des héros ajariens et garyens : il a le physique, l'allure d'un jeune premier mais il se dérobe à son « casting » : on ne le verra pas au Vietnam. Lenny raconte aux étudiants rencontrés dans les cafés que son père était vétéran de la guerre de Corée. En bon fils de

Rainier qu'il eût pu être, il dit rêver d'un monde nouveau : « [...] tout à fait ailleurs [...], un monde vraiment socialiste⁹. » Lenny fait plus que seulement contester les idéologies, il conteste jusqu'au langage, l'*appartenance*. Il survit, réfugié au sommet, mais l'été venu, doit redescendre dans le Réel qui ne va pas tarder à lui faire son affaire.

Lenny refuse d'être enfermé dans l'Histoire (la guerre du Vietnam) ou sa nationalité, alors qu'il est déjà prisonnier de sa propre peau, de sa sensibilité exacerbée camouflée dans sa dégainée de *ski bum*, jouant les durs, se prétendant insensible au monde qui l'entoure, mais courant se réfugier dans la solitude des hauteurs, incapable de se désensibiliser. Il est l'antithèse du Jacques Rainier des *Couleurs du jour* en ce que ce Rainier-là accepte de n'être qu'un, utopiste au service d'idéaux pour lesquels il va se faire tuer en Indochine. Plutôt que de trouver un double, un Sancho à son Quichotte (comme l'est Bebdern pour Rainier dans *Les clowns lyriques*) ou un double psychique (comme le Rainier d'*Au-delà de cette limite votre ticket n'est plus valable*), avec Lenny, Gary invente un personnage qui ne se dédouble pas, refusant le *living out*. Le *parler-à-l'envers* n'est pas attribué à un compagnon ou un personnage secondaire, il est au centre du roman et appartient au personnage principal. Lenny indique la voie vers Ajar et commence de s'y engager dans un *au-delà* de la correction langagière, une façon d'être au monde sans respecter les limites du langage, ce chien de garde. Lorsque Lenny raconte ou s'explique, l'on est déjà à Belleville avec Momo s'expliquant le monde :

L'aliénation. C'est la seule chose qu'ils ont inventée qui tient le coup. Il paraît même que c'est inscrit dans la Déclaration d'Indépendance, l'aliénation, mais jusqu'à présent y'a que les Noirs qui en ont bénéficié. Je savais même pas que ça existait. Le mot, je veux dire. Moi, le vocabulaire... C'est l'ennemi public numéro un, le vocabulaire, parce qu'il

9. Notons que le chapitre ultime de la version originale de *Gros-Câlin* s'intitulait *Le socialisme*.

y a trop de combinaisons possibles, comme aux échecs. Les idéologies, qu'ils appellent ça.

Pour l'essentiel, Lenny résume sa situation ainsi : « Je me défends », la seule chose lui manquant étant « quelqu'un à protéger ». Il ne faut pas se faire prendre, mais *passer au travers*, inaperçu.

Comme pour Cousin dans *Gros-Câlin*, Lenny établit d'entrée de jeu son rapport au langage : « La barrière du langage, c'est lorsque deux types parlent la même langue. Plus moyen de se comprendre ». Dans *Ski Bum*, disant s'apercevoir qu'il ponctue souvent ses phrases d'un *Jesus-Christ*, il constate qu'il « était encore plein de vocabulaire. [...] Tout est devenu subliminal. » Ce *encore* laisse entendre qu'il s'est engagé dans un processus de détachement des mots. Pour le moment, il doit encore faire avec le vocabulaire, qui nous possède, comme le fric : « On commençait par en avoir, et puis c'est lui qui vous avait ».

Lenny, ainsi que d'autres personnages au fil du roman ponctuent leurs propos avec un mot, un seul, qui doit résumer le sens d'une phrase ou d'une situation : *philantropy, physiology, vocabulary, motivation, emotions, stoicism*. En visite auprès d'un *bum* qui se meurt, Lenny pense : « Emotions. He was trying hard to get rid of the glue. He knew his face was okay. Cynical. » *Les émotions. Il essayait très fort de se débarrasser de cette colle. Il savait que son visage était ok. Cynique.*

Le mot isolé sert à montrer l'emprisonnement au sens, la subjection aux mots, le vocabulaire étant un truc déjà constitué duquel tout nouvel arrivant ne peut réchapper. Sur les mots qui deviennent des autres vides, dans *Ski Bum*, Lenny explique : « Vous dites "Je t'aime" et vous vous sentez comme s'ils étaient tous passés avant vous et avaient laissé leurs ordures. Le vocabulaire. Ça veut plus rien dire, comme la politique. Mais ça fait de jolis sons parfois ».

Lenny, et éventuellement Jess, se mettent à décrire les situations à partir d'un seul mot qui commande l'action, en dépit de ce que dicte

la situation, par exemple quand Jess retrouve Lenny la première fois après qu'ils ont couché ensemble : « Il fallait bien dire quelque chose. L'hospitalité. » La situation est ressentie par le lecteur au plus près sans que les mots soient précisément ceux que l'on emploierait pour expliquer la situation de façon rationnelle, raisonnable. Dans le silence il y a un malaise, mais le mot décrivant le malaise, c'est *hospitalité*. Si l'on a parlé de contamination ajarienne pour les romans post-ajariens de Gary, force est pourtant de constater que c'est dans l'autre sens qu'il y a contamination. Dans *Gros-Câlin*, il reprend maintes fois l'exercice à l'identique lorsque, par exemple, Cousin s'assoit tout juste à côté d'un voyageur dans le train, alors que le reste du wagon est vide. C'est « l'intimité », alors il sort son portefeuille pour montrer des photos, pour détendre l'atmosphère, ce qui évidemment, provoque comiquement tout le contraire, les deux passagers étant devenus prisonniers de « l'intimité ».

C'est donc dans *The Ski Bum*, directement écrit en argot américain, que les jeux avec le langage se systématisent jusqu'à créer un style qui, en français, deviendra celui d'Ajar¹⁰. Dans un entretien avec André Bourin en 1969¹¹, Gary est très content qu'on lui parle, pour une fois, du langage, du style, de ce qui constitue la vraie originalité d'*Adieu Gary Cooper*, ce que Gary souligne de nouveau et longuement dans *La nuit sera calme* avec moult exemples et citations, attirant l'attention

10. Dans *The Ski Bum*, on trouve de très nombreuses références à la peinture, à la littérature, et à la musique, au jazz en particulier — notamment, une étonnante comparaison des styles respectifs du jazzman Martial Solal et du Nabokov de *Feu Pâle* et du *Don* en pasticheurs. Cette référence au jazz, comme le faisait remarquer Pierre Foglia à propos d'Ajar et de *La vie devant soi* en particulier (*Le Jazz*, La Presse, 30.01.2010), place effectivement le Gary de *Ski Bum* plus près de la mouvance des écrivains *beat* et du Salinger de *Catcher In The Rye* que de n'importe quel écrivain français.

11. Romain Gary - *Le nomade multiple, entretiens avec André Bourin*, INA/France Culture.

sur le livre le plus ajarien des romans signés Romain Gary à peine quelques mois avant la publication de *Gros-Câlin*, ce qui n'est pas du tout anodin.

Dans *Ski Bum*, Gary commence à sortir de l'explication pour passer à l'ellipse ajarienne, qu'il définit ainsi dans *White Dog* en 1970 : « [...] quand mon esprit s'élançe au dehors à la recherche d'un raccourci pour atteindre une sorte d'expression totale de soi, il saute elliptiquement par-dessus les obstacles de la pensée cohérente ». Plus que par de simples phrases récurrentes de Gary à Ajar tel *Je m'attache facilement*, la formulation de la pensée de Lenny ne fait pas qu'évoquer les livres à venir d'Ajar, elle est déjà ajarienne, sautant par-dessus les obstacles : « Il faut jamais faire de mal à personne, parce qu'on ne peut pas faire souffrir quelqu'un sans se rapprocher de lui, et c'est mauvais pour votre aliénation ». L'ajarisme de Lenny fonctionne sur le mode Momo de *La vie devant soi* en amalgamant les confusions liées à la fois à une éducation déficiente qui, par exemple, lui fait situer les pyramides égyptiennes en Italie ou encore l'origine du stoïcisme en Orient, et aussi sur son statut d'étranger en Suisse détournant le langage sans s'en apercevoir (« je suis psychologique ») ou encore sur le mode Jeannot (*L'angoisse du roi Salomon*) pour son rapport aux mots, aux expressions, en contestant leur sens dans son ironie inconsciente. Par exemple, « les femmes et les enfants d'abord » : Lenny dit que l'expression est mensongère parce qu'au Vietnam, « [...] on tuait pas du tout les femmes et les enfants d'abord ». Il y a aussi les raccourcis du genre : « C'était comme ce truc qu'ils avaient en Grèce, la fatalité [...] » ou encore ce petit exposé de psychologie ajarienne, dans lequel on peut littéralement entendre Momo à travers Lenny expliquant ce qu'est la ventriloquie :

[...] on croit toujours qu'elles en ont lourd sur le cœur, les mouettes, alors que ça ne veut rien dire du tout, c'est votre psychologie qui vous fait cet effet-là. On voit partout des trucs qui n'existent pas, c'est chez

vous que ça se passe, on devient une espèce de ventriloque [...]. Des illusions d'optique, tout ça. Enfin, pas d'optique, vous voyez ce que je veux dire [...], vous regardez les étoiles et vous vous sentez bien [...], mais les étoiles, elles sont même pas là, rien que des cartes postales qui vous arrivent de nulle part, la lumière les a plaquées il y a des millions d'années, grâce aux progrès de la science.

Le livre trouve toute sa force dans sa réécriture en français parce que dans son combat avec le langage, Lenny se retrouve ainsi totalement dans une langue *extérieure*. Gary peut donc lui prêter la maladresse qui le met en porte-à-faux avec la langue elle-même et, simultanément, user du stratagème dans la narration même, ce qui permet la réelle éclosion de la langue ajarienne, à l'état de fœtus dans *Ski Bum*, mais qui naît bel et bien dans *Adieu Gary Cooper*.